L’occasion manquée

(10 428 signes)

Le 20 février 1992, après son dernier cours, avec des élèves de troisième année de licence, Dimitri Kozlov partit rejoindre Juliette au café en face de l'université. C'était elle qui avait sollicité ce rendez-vous, osant à peine croiser le regard de son professeur. Elle avait dit vouloir lui poser des questions, pour son dossier. Dans le bref instant que dura cette pétition, Dimitri remarqua qu'elle avait les yeux couleur de miel, et qu'ils brillaient d'un feu doux.

Sur les bancs de l'université, Dimitri la distinguait à peine, pendant ses cours, tant elle semblait mettre d'ingéniosité à disparaître derrière ses camarades. Elle ne levait jamais la main pour poser une question, encore moins pour le contredire, comme le faisait souvent le jeune Toknev qui aimait rappeler sa connaissance supérieure de la langue russe, héritage paternel.

Dimitri n'eut aucun mal à repérer Juliette sur le lieu du rendez-vous. Elle était assise seule, à une de ces minuscules tables rondes de café parisien. Le genre branlant et inconfortable, où l'on se tient recroquevillé sur soi-même, par peur d'envahir l'espace du voisin dont la chaise est collée à la nôtre. Juliette manqua renverser la table lorsqu'elle se leva pour saluer son professeur. Ils s'observèrent un bref instant puis elle se rassit, en s'excusant. Le professeur remarqua la tasse de chocolat chaud posé devant elle. Une boisson de gamine, pensa-t-il.

Il commanda un café, serré.

Le cœur de Juliette battait fort tant elle était submergée par l'émotion de cette soudaine intimité avec son professeur de littérature russe. En cours, elle ne voyait que lui, ne le quittait pas des yeux un instant. Mais maintenant qu'il était là, plus proche d'elle que jamais, elle regrettait cette folie. Qu'allait-il penser ? Déjà elle sentait son attirance incontrôlable pour lui démasquée.

Elle fixa la tasse de café que le serveur venait de déposer face à Kozlov et cacha ses mains sous la table, convaincue qu'elles tremblaient et trahissaient ainsi son amour coupable.

« En quoi puis-je vous aider, mademoiselle ? », interrogea Dimitri.

Rassemblant son courage, elle lui parla de son parcours. À côté des cours de littérature russe, elle suivait une formation de traductrice. Mais elle n'était pas sûre de vouloir traduire. Elle aurait plutôt voulu s'orienter vers l'enseignement, à l'université. Fallait-il partir un an en Russie, pour parfaire la langue ? Les cours préparatoires au concours de l'agrégation étaient-ils envisageables dès la rentrée prochaine ? Ne devrait-elle pas plutôt se tourner vers une thèse ? Peut-être sur Tourgueniev, dont elle avait lu trois romans l'année passée…

Juliette parla à toute vitesse, emportée par un flot de paroles dont elle ne pouvait plus contrôler ni la fréquence ni le sens. Et chaque son qu'elle produisait ne faisait que l'éloigner du réel motif de sa présence. À bout de souffle, elle s'arrêta. Juliette leva alors les yeux vers son professeur qui lui sembla de marbre.

Dimitri fut surpris par ce regard. À nouveau, il lui semblait voir pour la première fois cette lumière. Il lissa son bouc, dont il avait avec soin redéfini le contour le matin même, et entreprit d'exposer calmement, simplement, clairement, à la jeune femme ses recommandations pour tout élève de maîtrise souhaitant se tourner vers l'enseignement.

« Mon parcours n'est qu'un exemple parmi d'autres », conclut-il avec un demi-sourire.

Juliette avait patiemment écouté son professeur lui parler de tout ce qu'elle savait déjà, y compris sur lui-même. Elle aurait aimé l'interroger sur les aspects de sa vie qui n'étaient pas académiques. Elle aurait aimé lui poser des questions intimes. Une seule en réalité lui

importait : y avait-il quelqu'un dans la vie du quadragénaire russe ? Si elle existait, Juliette aurait voulu savoir qui était cette rivale qui partageait chaque instant de la vie de cet homme qui la fascinait tant. La question lui brûlait les lèvres. Pourtant, les possibles réponses déjà lui faisaient peur. Juliette n'était pas une combattante. Elle sentait qu'il serait difficile de tenir tête à la concurrence.

L'entretien prit fin avant même qu'elle ait pu évoquer le sujet qui la tourmentait. Dès qu'il sentit qu'il en avait assez fait, qu'il avait agi dans l'intérêt d'une élève demandant conseil, Dimitri se leva et régla la note, son café et cette ridicule boisson de fillette. Le professeur russe prit congé. Il serra la main frêle de Juliette et lui proposa de le tenir informé de sa « continuation » mais le ton qu'il employa signifiait qu'il n'était pas indispensable qu'elle s'en donne la peine.

Pendant de longues semaines, Juliette ressassa l'entretien, comme une cassette passée en boucle. Chaque nouveau visionnage qu'elle faisait mentalement de cet après-midi d'hiver lui confirmait qu'elle avait été cruche. Elle qui aurait voulu impressionner Kozlov lui avait donné le signal de la fuir à tout jamais. La jeune femme décida de se ressaisir, se répétant pour elle-même les terribles paroles de mise en garde de Piotr Petrovitch à la fin de *Premier amour*. Finalement, comme dans les romans, les flots passionnels étaient destinés à couler leurs victimes. En un mot : Dimitri l'avait trouvée gamine. On ne quittait pas femme et enfants pour une gamine, ni non plus pour une élève de vingt-quatre ans qui, les fesses vissées au banc de l'amphithéâtre, devenait invisible à côté des autres, plus brillantes et jolies qu'elle.

Les années passèrent et Juliette se concentra sur ses études. Finalement, les désirs qu'elle avait bafouillés à son professeur, davantage comme une excuse pour lui parler que comme un dessein réel, prirent forme. Elle poursuivit ses études par une thèse et voyagea à plusieurs reprises en Russie. S'éloignant du romanesque, elle redirigea son intérêt littéraire vers les poètes moscovites contemporains. Peu à peu, elle perdit sa timidité, au fur et à mesure qu'elle prenait la parole en public pour exposer ses recherches. Le souvenir de son occasion manquée avec l'impassible Dimitri l'avait poursuivie, au début. Puis il la libéra de ses chaînes, vers 1995, comme un navire quittant le port pour disparaitre presque tout à fait à l'horizon. Cela était peut-être dû à l'entrée dans sa vie de Vladimir, étudiant en musicologie spécialiste de Tchaïkovski, qui fut ensuite remplacé par Sobakine, le poète doux et rêveur.

Dimitri, de son côté, garda sa chaire professorale, revoyant de temps en temps ses notes, corrigeant ici et là ce qui n'était décidemment plus d'actualité. Il n'assista pas à la soutenance de thèse de son ancienne élève, et ce n'est que par hasard qu'il apprit que Juliette avait obtenu un poste à l'université de Saint-Pétersbourg. Cependant, le visage de Juliette commença à ressurgir de toutes parts. Elle était en photo dans des magazines littéraires, dans des journaux, parfois grand public, où des articles entiers étaient consacrés à son travail sur les poètes, ainsi qu'à ses publications à elle. Elle passa sur un plateau télé du dimanche soir, sur les ondes d'une émission radio française. Ses ouvrages se vendaient bien.

Dimitri se dit qu'elle devait travailler sans relâche, pour être si prolifique. Il ne devait pas y avoir de place pour un homme dans sa vie. L'universitaire à succès n'est-il pas comme un marin qui traverse l'océan en solitaire ? Kozlov entreprit de collectionner tous les documents qu'il trouvait sur la jeune essayiste. Il

achetait tous ses livres et conservait précieusement articles et photos dans une grande boîte métallique ayant servi autrefois d'écrin à des chocolats. C'était bien naturel, et en rien condamnable, de conserver ainsi la trace d'une ancienne élève, mais il se garda tout de même d'en parler à ses collègues.

Deux décennies avaient passé depuis le rendez-vous au café. Le professeur russe voyait la retraite approcher à grands pas. Son bouc avait tout à fait blanchi. Alors qu'il sombrait dans la vieillesse, il trouvait une source de consolation à penser à Juliette. De plus de vingt ans sa cadette, son visage n'avait pas subi le passage cruel du temps mais s'était au contraire embarqué vers une maturité pleine de beauté. Sa peau s'était légèrement foncée, ses cheveux avaient viré au gris et s'étaient épaissis. Ses yeux miel en ressortaient plus vifs que jamais, luisants d'un savoir et d'une joie de partage. Elle rayonnait. Seul chez lui, le soir, Dimitri en arrivait à envier les petits Russes qui pouvaient l'admirer chaque jour en cours.

Au début de l'automne 2013, au sortir d'un de ses cours, Dimitri tomba nez à nez avec une affiche annonçant l'arrivée de Juliette à Paris pour une conférence. Elle aurait lieu ici, dans son université à lui, qui avait été la leur. Pendant les deux semaines qui précédèrent l'arrivée de la spécialiste de poésie russe, il relut toutes ses interviews, les grandes lignes de ses textes, à la recherche de questions intéressantes à lui poser. Il irait la voir, après la conférence. Elle se souviendrait certainement de lui. Ils pourraient aller boire un verre.

Juliette pressa Sobakine. Le taxi était arrivé au pied de l'immeuble. Ils logeaient chez la sœur de Juliette quand ils étaient à Paris. Durant le trajet, le poète prit des notes sur un petit carnet noir, inspiré par la majesté de la ville que le taxi traversait sous la pluie. Juliette fut accueillie à l'université par nombre d'anciens camarades de

classe et professeurs, tous très honorés de la recevoir et très admiratifs de sa carrière. Le président de l'université lui confirma leur réservation chez Maxim's, il serait ravi de pouvoir faire plus ample connaissance avec Sobakine dont l'activité poétique et l'activisme politique promettaient l'éternité.

Dimitri Kozlov se hâta dans les couloirs du métro. Il arriva avec dix bonnes minutes d'avance, mû par son désir fou de revoir Juliette. Au moment d'entrer dans l'amphithéâtre il était nerveux comme un jeune premier. Plusieurs personnes occupaient déjà les places au premier rang. Un léger brouhaha emplissait la pièce. Le regard de Dimitri accrocha une étudiante qui traversait la salle en direction de l'estrade où elle déposa un gobelet de café. Il s'approcha avec ferveur, n'osant encore tout à fait regarder la silhouette qu'il devinait installée au centre de l'estrade. Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux.